

Biologiser les idées ? Traduction et darwinisme culturel : rapports, apports, passé, futur

Fabio Regattin
Università degli Studi di Udine

Résumé

En 2006, dans un livre important pour l'établissement du caractère interdisciplinaire de notre discipline, Mary Snell-Hornby évoquait, parmi les directions futures que la traductologie pourrait suivre, l'évolutionnisme culturel. Douze ans plus tard, en 2018, une contribution dirigée par Olaf-Immanuel Seel semble donner une nouvelle impulsion à ce projet. Qu'en est-il alors, aujourd'hui, des rapports qui relient la traduction à quelques lectures « biologisantes » de la culture ? C'est à cette question que notre contribution essaiera de donner une réponse. Dans une première partie, nous présenterons les bases de la théorie de l'évolution, ainsi qu'une des théories qui relient celle-ci à la culture – la mémétique. Nous passerons ensuite à un tour d'horizon des textes qui ont essayé d'introduire ces approches en traductologie. Ce tableau constituera le cœur de notre article. Nous y verrons que, malgré quelques avancées intéressantes, si l'évolution culturelle a désormais été introduite en traductologie, le contraire n'est pas vrai : dans les travaux consacrés à l'évolution culturelle, la traduction brille par son absence. C'est pourquoi notre conclusion proposera quelques solutions pour qu'un dialogue s'établisse entre ces deux champs de recherche, ainsi que quelques pistes pour que la recherche dans le domaine se poursuive.

Mots-clés : traduction, traductologie, évolution culturelle, darwinisme culturel, mémétique, consilience, Darwin Charles, Dawkins Richard

1. Introduction

Il y a désormais quelque quinze ans, dans un livre important pour l'établissement de notre discipline et de son caractère foncièrement interdisciplinaire, Mary Snell-Hornby (2006: 72-77) évoquait déjà – parmi les directions futures que la traductologie pourrait suivre – l'évolutionnisme culturel, en citant les travaux qu'Andrew Chesterman et Hans J. Vermeer avaient consacrés à ce courant (Chesterman, 1997; Vermeer 1997, 1998). Tout récemment, une contribution de taille (Seel, 2018) est apparemment venue donner une nouvelle impulsion à ce projet, fédérant plusieurs chercheurs autour du thème de la *redéfinition de la traduction et de l'interprétation dans l'optique de l'évolution culturelle*. Qu'en est-il, alors, aujourd'hui, des rapports qui relient la traduction à quelques lectures « biologisantes » de la culture ? C'est la question à laquelle notre article essaiera de donner une réponse.

Dans une première partie, nous présenterons les bases de la théorie darwinienne de l'évolution, ainsi qu'une des théories qui relient celle-ci à la

culture, la mémétique¹. Nous passerons ensuite à un tour d'horizon des textes qui ont essayé d'introduire ces approches en traductologie. Ce tableau constituera le cœur de notre article.

Nous verrons que des avancées intéressantes ont été faites ; nous verrons également que, si l'évolution culturelle a désormais été introduite en traductologie, le contraire n'est pas vrai : dans les travaux consacrés à l'évolution culturelle, la traduction brille par son absence. C'est pourquoi nous proposerons, en conclusion, quelques solutions pour qu'un dialogue s'établisse entre ces deux champs de recherche, et quelques pistes pour que la recherche dans le domaine se poursuive².

2. Les principes de l'évolution darwinienne

Malgré une idée reçue qui voudrait le contraire, Charles Darwin ne dit rien de particulièrement innovant lorsqu'il suggère que les espèces ne sont pas immuables (bien d'autres, parmi lesquels Jean-Baptiste de Lamarck, l'ont fait avant lui). Ce qui fait la force et la beauté de son intuition, c'est plutôt l'explication qu'il propose pour rendre compte de ce changement.

Dans son *Origin of Species* (1859), Darwin part d'une série de constatations assez banales : les affinités des vivants sur le plan structurel ; la ressemblance entre les individus issus d'une même souche ; la transmissibilité des caractères, dont témoignent les grandes différences obtenues par les éleveurs, à l'intérieur d'une même espèce, grâce à la sélection artificielle des exemplaires ; enfin, l'impossibilité pour tout système de soutenir une croissance constante de la population, les ressources disponibles (à savoir, la nourriture) étant finies. Ces quatre éléments donnent lieu à un processus récursif et dû au hasard capable d'engendrer à lui seul toute la complexité du vivant. Ce processus se compose de quatre phases, que John Maynard Smith (cité dans Jablonka et Lamb, 2014: 11) a pu définir comme suit :

- multiplication (une entité peut donner lieu à deux ou plusieurs autres entités) ;
- variation (toutes les entités ainsi produites ne sont pas identiques entre elles) ;
- hérédité (les différences entre les entités peuvent être transmises d'un exemplaire à l'autre) ;
- compétition, ou sélection (les ressources disponibles n'étant pas suffisantes pour chaque exemplaire, certains seulement survivront et/ou auront accès à la reproduction ; leur variabilité pourra influencer, en positif ou en négatif, leur survie).

La conséquence de ce mouvement est ce que Darwin appelle « sélection naturelle » : les caractéristiques qui favorisent la survie ou la reproduction d'un

¹ Si, au lieu de fournir un aperçu de l'ensemble des théories de l'évolution culturelle, nous nous sommes concentré sur la mémétique, c'est que celle-ci est de loin l'hypothèse de travail la plus développée en traductologie.

² Cet article reprend en partie des propos énoncés dans un livre récent (Regattin, 2018) ainsi que dans un article plus ancien (Regattin, 2011), qu'il améliore et met au jour en présentant l'état de la question au début de 2019.

individu auront plus de chances d'être passées aux générations suivantes, et leur accumulation au fil du temps produira des populations de plus en plus adaptées à leur environnement.

3. L'évolution darwinienne « ailleurs » : langue, société, culture et un élément de discussion

Si la sélection naturelle n'est plus en discussion en biologie, du moins dans ses grandes lignes, à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle de nombreux travaux ont essayé de comprendre si la culture est à son tour soumise à des lois identiques, ou semblables, à celles qui déterminent l'évolution des êtres vivants. Les « objets culturels » soumis à une pression sélective ont tour à tour été appelés « mèmes » (Dawkins, 1976; Dennett, 1991, 1996; Blackmore, 2000), « représentations mentales » (Sperber, 1996) ou tout simplement « idées » (Cavalli-Sforza et Feldman, 1981). Bien que des différences, même très importantes, existent entre les approches de ces théoriciens, tous partagent au moins une formulation de base, qui pourrait être résumée comme suit : le mécanisme darwinien ne s'applique pas qu'aux êtres vivants. Il a également un rôle à jouer dans la diffusion, la réplication, la survie et la disparition des idées.

Cet article ne résume pas les positions de chacun des théoriciens cités ; au contraire, il se concentre spécialement sur une de ces théories, la « mémétique », pour le rôle qu'elle a joué en traductologie. Mais, avant cela, il nous faudra répondre à une question : est-on en droit de considérer que la culture évolue ? La réponse est, croyons-nous, positive, puisque les quatre conditions que nous avons énumérées plus haut semblent remplies. La multiplication est présente à chaque fois qu'une idée (comme celle de l'évolution darwinienne des idées, par exemple) est transmise ; l'idée que l'auteur de ces lignes avait, et qui n'était que la sienne, a désormais produit des descendants chez les lecteurs. La variation est également là : il est indéniable en effet que toute idée partagée au sein d'un groupe n'a pas exactement la même forme chez tout un chacun. Pareillement – et cela est tout aussi indéniable – des idées différentes, voire opposées, existent et se partagent la place disponible dans nos cerveaux. Que dire de l'hérédité ? Pour le lecteur qui n'y aurait jamais réfléchi auparavant, l'idée d'« évolution darwinienne de la culture » constitue un bon exemple, puisqu'elle dépend directement de ce qu'il/elle en lira dans ces pages ; un rapport de ressemblance existe forcément entre ce texte et le concept que les lecteurs vont se former du sujet. Enfin, y a-t-il compétition ? La réponse est encore affirmative : personne en effet n'est en mesure de se rappeler tout ce qui lui arrive, tout mot qu'il/elle aurait entendu. Notre mémoire étant une ressource finie, nous l'utilisons pour retenir certaines informations au détriment d'autres informations. Or, si nous avons retenu ou exprimé une idée, c'est que certaines de ses caractéristiques la rendaient préférable par rapport à ses concurrents. Les quatre caractéristiques étant remplies, on pourra considérer que les idées peuvent, elles aussi, être soumises à la sélection naturelle.

Pour que l'analogie culture-biologie puisse devenir vraiment opératoire, la vision populationnelle qui se trouve à la base de ce que nous venons d'affirmer devrait être mise en parallèle avec une lecture « interne », développementale, de la

biologie. Kalevi Kull proposait il y a quelque vingt ans de développer cette deuxième approche dans un article qui opposait la notion de *mème* (à laquelle était associée l'idée de *copiage*) à la notion de *signe* (qui se situait du côté de la *traduction*). Kull se fait avant tout le partisan d'une autre vision de la biologie, qui mettrait au cœur de la discipline le développement, et non l'évolution – l'expression des gènes dans le phénotype, et non la compétition entre les différents génotypes ou phénotypes. La distinction entre les deux approches serait conceptualisable à l'aide du couple « copie/traduction » :

The replication of DNA is *copying for evolution* (in a narrow sense), but it is *translating for development* (in a broad sense). [...] Copying is a deterministic process; translating is an interpretational process. According to what we know for certain today, genetic memory in cells [...] can be copied, but it is not possible for a cell to store any new messages in it. *From this, it is conventionally concluded that only genetic changes, and not phenotypic modifications, have an importance for evolution.* However, what the semiotic approach to organisms teaches us, is that the genome does not determine the phenotype, but that the organism, on each stage of its development, *interprets its genome when producing the phenotype*, and this interpretation can be shifted depending on the context (Kull, 2000: 109; nous soulignons).

Loin d'être en opposition, l'approche populationnelle et l'approche développementale pourraient donc se compléter l'un l'autre. Comme l'affirme encore Kull, « both terms [*meme* et *sign*] denote almost the same thing, and accordingly it would be easily possible to mutually use the brilliant examples – still emphasizing the different sides of the coin, in one case the ability to propagate and compete, [...] in the other case the relatedness to creativity and symbiosis » (Kull, 2000: 115-116).

Depuis l'article de Kull, les tentatives de parcourir cette deuxième voie en traductologie ont été assez nombreuses : on peut citer les travaux de Sergey Tyulenev (2012), inspirés de la sociologie de Niklas Luhmann, et, bien avant, l'idée de « sémiosphère » avancée par Youri Lotman (1999/1966).

Tout intéressantes qu'elles restent, ces approches « développementales » méritent – croyons-nous – une étude autonome qui ne pourra pas être menée à bien dans ces pages, qui ne se concentreront que sur les théories « évolutives », tout en prenant en considération certaines critiques avancées par Kull envers l'approche darwinienne et la mémétique.

4. Qu'est-ce que la mémétique ? Un micro-résumé et quelques critiques

Il y a quelque quarante ans, le généticien Richard Dawkins (1976) développait l'idée selon laquelle la sélection naturelle n'aurait pas lieu au niveau des espèces ou des individus, mais à celui de leurs gènes. Selon cette optique, les êtres vivants ne seraient que des « machines à survie » pour les gènes, modelées par la pression sélective agissant sur ces derniers et perfectionnées par leur lutte darwinienne. Certes, les machines – à savoir les organismes – ainsi constituées apparaissent de plus en plus adaptées à leur milieu ambiant, mais cela seulement en vue de la réplication et de la propagation des gènes.

Selon Dawkins, le gène ne serait qu'un élément d'une classe plus vaste, celle des « répliqueurs », qui comprendrait aussi le mème, soumis à une pression évolutive identique. Un mème est:

A unit of cultural transmission, or a unit of imitation. [...] Examples of memes are tunes, ideas, catch-phrases, clothes fashions, ways of making pots or building arches. Just as genes propagate themselves in the gene pool by leaping from body to body via sperm or eggs, so memes propagate themselves in the meme pool by leaping from brain to brain via [...] imitation (Dawkins, 1976: 206).

Dans son livre, Dawkins ne développe pas davantage son idée ; celle-ci a toutefois donné lieu à un champ d'études indépendant et interdisciplinaire, avec des apports qui embrassent des disciplines variées (voir par exemple Dennett, 1991, 1996; Blackmore, 2000).

Certaines objections à l'idée de mème, telle qu'elle est développée par Richard Dawkins, paraissent incontournables. Un problème souligné par plusieurs auteurs (entre autres, Guillo, 2009 ou Kronfeldner, 2011) réside dans le « just as » de la citation de Dawkins, qui semble postuler une identité parfaite quant aux mécanismes de diffusion et de réplique des mèmes et des gènes. Or, la biologie a beaucoup changé depuis la publication de l'*Origin of Species* ; la révolution la plus spectaculaire est peut-être liée à la découverte du mécanisme de l'hérédité, totalement inconnu à l'époque de Darwin. Grâce aux développements de la génétique, on sait aujourd'hui que l'hérédité est particulière (en gros, les parents transmettent des unités héréditaires distinctes qui restent distinctes chez les descendants), non-lamarckienne (généralement, les caractères acquis par l'individu au cours de son existence ne sont pas transmis à sa progéniture³) et aléatoire (la probabilité qu'une mutation se vérifie ne dépend pas de son utilité – l'évolution est aveugle).

Pour l'analogie entre évolution biologique et évolution culturelle, ces trois aspects semblent poser de graves problèmes. En effet, l'évolution culturelle procède souvent par mélange (la variation n'est donc pas particulière, mais continue) et elle est souvent lamarckienne ; de plus, les mutations des objets culturels ne sont généralement pas aléatoires, les êtres humains les modifiant d'habitude avec des buts ou pour des raisons spécifiques. La culture semble donc obéir à des tendances d'un darwinisme antérieur à la génétique, ce qui, toutefois, ne revient pas à nier son évolution tout court. Pour qu'il y ait évolution, en effet, il faut simplement que les quatre conditions énumérées plus haut (multiplication, variation, hérédité, compétition) soient valables pour les objets culturels aussi. En somme, l'évolution culturelle est différente de l'évolution biologique : elle reste quand même *évolution*, au sens darwinien du terme.

De la proposition de Dawkins il est possible de retenir la terminologie, qui est la plus répandue en traductologie. Celle-ci devra toutefois être mise au point par la prise en compte des objections avancées depuis la publication du livre de

³ Celle qui est offerte ici est une simplification presque caricaturale d'un phénomène plus complexe ; nous laisserons de côté, par exemple, la question des facteurs épigénétiques, qui semblent ouvrir la voie, sous certaines conditions, à l'hérédité des caractères acquis (voir par exemple Ameisen, 2011 ou Jablonka et Lamb, 2014).

Dawkins : il est donc préférable de considérer que l'évolution culturelle est darwinienne, sans être pour cela néo-darwinienne.

5. Les théories darwiniennes de la culture en traductologie

Darwin rentre en traductologie dans une thèse consacrée à la notion d'adaptation en traduction (Bastin, 1990). Le naturaliste britannique est en quelque sorte, ici, le point de départ « définitionnel »: l'adaptation est explorée, entre autres, à partir de son acception biologique, selon laquelle elle serait un ajustement de l'organisme ou de l'individu à l'environnement. L'étude ne se situe pas, toutefois, dans le cadre de l'évolutionnisme culturel, puisque cette métaphore est vite laissée de côté.

Le premier texte qui relie explicitement la traduction et l'évolution culturelle est publié quelques années plus tard, dans un recueil d'articles sur la didactique de la traduction. « Teaching translation theory: the significance of memes » (Chesterman, 1996) développe plusieurs points dignes d'intérêt, que l'auteur reprendra par la suite dans nombre de publications ultérieures. Premièrement, Chesterman définit le concept de « mème », étant donné sa nouveauté dans les études sur la traduction; il en choisit la définition que Richard Dawkins fournit en 1976. Par la suite, il introduit aussi le concept de « machine à survie », terme dont il qualifie, aussi, les traductions : « We might suggest that translations are one kind of survival machine for memes – at least for memes that can be expressed and transferred verbally » (Chesterman, 1996: 63). Une affirmation tirée de la même page montre à quel point, à cette époque, la mémétique est une approche encore jeune et souvent mal comprise par ceux-là mêmes qui s'en réclament. Chesterman considère en effet que la survie des mèmes dépend directement de la survie de leurs hôtes, et que les mèmes « parasites », qui entraînent la disparition de leurs machines à survie, montrent une tendance à disparaître à leur tour (Chesterman, 1996: 63-64). Or, l'un des présupposés de base de la mémétique est justement l'indépendance du mème de sa machine à survie. Les mèmes favorisés seront simplement ceux qui se démontreront capables de se reproduire (reproduction du mème, et non pas de son hôte) mieux que les autres, indépendamment des effets que cette reproduction entraînera pour leurs machines à survie.

La question relative à la diffusion des mèmes par la traduction est immédiatement abandonnée: Chesterman se concentre en effet sur une sous-catégorie bien définie de mèmes, c'est-à-dire les idées répandues sur la traduction, sur sa théorie et sur sa pratique. L'auteur introduit l'idée (qui n'appartient pas à Darwin, bien qu'elle lui soit à peu près contemporaine) selon laquelle l'ontogénèse récapitulerait la phylogénèse, pour montrer comment l'attitude du traducteur face au texte ait tendance à suivre, dans les différents moments de son apprentissage, une évolution semblable à celle des idées sur la traduction les plus répandues au cours de l'histoire. Selon cette hypothèse, tant la réflexion globale sur la traduction que le traducteur solitaire traverseraient une série de phases, souvent dans un ordre comparable. Dans cette première occurrence le mème paraît être utilisé de façon principalement métaphorique; l'article aura du moins

eu le mérite d'introduire en traductologie quelques idées nouvelles et un lexique qui était resté jusqu'alors en dehors de ce domaine.

L'année suivante, le « mème des mèmes » paraît connaître de nouveaux succès : Chesterman continue de s'intéresser à la question, en publiant l'influent *Memes of Translation* (1997), qui reprend et développe plusieurs des idées présentées dans son travail de 1996 ; de son côté, Hans Vermeer « découvre » le concept de manière indépendante, en publiant son premier article sur ce sujet, « Translation and the “meme” » (Vermeer, 1997).

Le chercheur allemand paraît s'intéresser avant tout aux effets épistémologiques de l'idée de Dawkins: il décrit notamment, sous forme d'une série de courts paragraphes indépendants, quelques conséquences de l'approche mémétique sur la conscience et sur notre accès à l'information. Le rapport qui relie mèmes et traduction paraît par contre se borner à quelques propositions minimales, qui avancent des hypothèses très générales, dans le dernier paragraphe de l'article.

Le caractère introductif de ce texte est démontré par la large place consacrée à la définition du terme et à l'explication de quelques-uns des concepts-clés qui le concernent. Après une définition, Vermeer s'intéresse à la réplication de ces entités : il est rapidement question du concept de « machines à survie » (« Organisms [...] are gene and meme “vehicles” », Vermeer, 1997: 156) et de celui de mème comme parasite ou virus mental (« Memes seem to be infectious. We can't help being “infected” by memes », Vermeer, 1997: 158). Bien que l'« égoïsme » des mèmes soit reconnu explicitement (« The meme need not even be “good”, it must just meet a big enough [...] set of other memes willing to “cooperate” », Vermeer, 1997: 161), l'auteur l'oublie parfois, en reconduisant lui aussi – comme Chesterman l'avait déjà fait l'année précédente – la survie différentielle du mème à celle de son hôte : « In the long run only “good” memes will survive (because the detrimental ones lead to the extinction of the species, in this case *homo sapiens*) » (Vermeer, 1997: 164). Dans la dernière partie de son texte, Vermeer (1997: 163-165) indique quelques conséquences qui découleraient d'une conception mémétique de la traduction. Ces points restent néanmoins très flous.

- La réception et la production d'un texte en traduction sont déterminées par les mèmes, qui, à leur tour, semblent n'être contrôlables par leurs hôtes que de façon partielle ;
- la traduction est une réplication mémétique transculturelle, et les traductions sont autant de machines à survie transculturelles pour les mèmes ;
- les cultures peuvent être considérées comme des « pools mémétiques » dont les mèmes peuvent être considérés comme interdépendants.

1997 est aussi l'année de parution de *Memes of Translation* d'Andrew Chesterman. Certaines positions présentées dans la préface et dans le premier chapitre du texte semblent très intéressantes :

The meme-metaphor highlights an aspect of the translation phenomenon that I want to foreground: the way that ideas spread and change as they are translated [...]. A translator is not someone whose task is to conserve something but to

propagate something [...]: translators are agents of change. [...] Translations are survival machines for memes (Chesterman, 1997: 2-5).

Au moment de la lecture du volume, toutefois, le concept de mème se révèle plutôt un outil pour discuter quelques thèmes récurrents dans la pensée sur la traduction (premier chapitre), et pour décrire l'évolution de la théorisation occidentale sur cette activité (deuxième chapitre). Le titre du volume, *Memes of Translation*, doit être vu comme introduisant une étude sur les mèmes les plus répandus dans le mémosystème de la pensée sur la traduction, alors qu'un changement de préposition (le titre devenant *Memes in Translation*) aurait demandé plutôt une analyse de la pratique traductive en partant des outils offerts par la mémétique. Une fois ces précisions effectuées, et le champ d'application du concept limité, les parties que Chesterman (1997) consacre au rapport entre mémétique et traduction paraissent très intéressantes, surtout grâce à la plus grande cohésion de ses propos : là où Vermeer paraissait certes suggestif mais manquait un peu de cohésion, en accumulant des propositions assez hétéroclites, l'auteur de *Memes of Translation* semble en mesure de systématiser l'hypothèse mémétique d'une manière cohérente (bien que délibérément partielle).

Le premier chapitre du volume présente le concept de mème et décrit la traduction comme un mécanisme indispensable de transmission des mèmes: « For a meme to be transmitted verbally across cultures, it needs a translation. [...] This gives us a fundamental definition of a translation: translations are survival machines for memes » (Chesterman, 1997: 7). Ces prémisses, qui semblent ouvrir la voie à un traitement mémétique de l'acte traductif, seront immédiatement laissées de côté. Le concept de mème est réduit à son aspect intuitif d'idée reçue, et il est traité comme tel dans tout le reste du volume. Le chapitre continue, en effet, avec l'analyse de cinq « super-mèmes de la traduction » (« ideas of such pervasive influence that they come up again and again in the history of the subject », Chesterman, 1997: 7-8): les concepts dont il est question sont la distinction source-cible, l'équivalence, l'intraduisibilité, l'opposition traduction libre-traduction littérale et l'idée selon laquelle toute écriture serait, en quelque forme, une traduction.

Le deuxième chapitre insiste sur l'idée de mème en tant qu'idée largement répandue dans un milieu donné : selon Chesterman,

ideas about translation [...] have sprung up like mushrooms. Presumably, some of these ideas, these translation memes, have failed to win any general acceptance [...]. Others have remained current for quite some time [...] and still others appear to be practically indestructible (Chesterman, 1997: 19).

L'auteur discute ensuite huit moments historiques qui auraient laissé des traces, aujourd'hui encore, dans le « pool mémétique » de la pensée sur la traduction. Rien de nouveau d'un point de vue historique ; la force de ce chapitre réside dans la référence constante au présent de la traductologie, et aux « mèmes égoïstes » qui ont pu parvenir jusqu'à la réflexion contemporaine, en se taillant une niche où ils arrivent à survivre. Ainsi, par exemple, l'auteur fait remonter à la phase « littéraliste » de la traduction biblique l'opposition binaire entre traduction libre et traduction littérale, plusieurs fois renouvelée aujourd'hui, ou encore des concepts tels que le *minimal transfer* d'Eugene A. Nida.

Dans les pages suivantes, l'idée de mème disparaît presque, pour refaire surface seulement dans le sixième chapitre, où des suggestions sont fournies à propos de la didactique de la traduction. Là encore, comme en 1996, le mème est vu uniquement sous l'angle de l'« idée reçue ». L'argument de Chesterman est qu'une meilleure connaissance des mèmes (idées et pratiques dominantes) de la traduction pourrait aider le futur traducteur au cours de son apprentissage, lui permettant de choisir parmi les idées courantes celles qui s'adaptent le mieux à sa pratique, et de refuser en même temps celles qu'il considère comme délétères.

L'impression globale est que la perspective adoptée dans ce livre offre un très bon précis des idées courantes sur la traduction, où le concept de mème est réduit à celui d'idée reçue ; certaines des caractéristiques les plus intéressantes de cette approche sont laissées de côté. On oublie notamment le statut de répliqueurs des mèmes ; Chesterman fait allusion à ce dernier point au tout début de son volume, lorsque – comme Vermeer l'avait fait avant lui – il introduit l'idée de traduction comme machine à survie pour les mèmes ; l'idée est toutefois aussitôt abandonnée.

L'année suivante s'ouvre sur un nouvel article publié par Hans Vermeer dans *Target* : dans ce texte assez compliqué et à la structure logique fragmentaire (Vermeer 1998), les mèmes n'occupent plus une position centrale. Ils apparaissent à deux endroits, la première fois pour une mise en discussion de l'intentionnalité (un concept-clé dans la théorie du *skopos*, puisque la stratégie de traduction dépend entièrement, selon cette approche, de sa finalité) : « The question has even been raised whether we think or "are thought"; [...] do memes constitute us? » (Vermeer, 1998: 46). La deuxième fois, l'auteur revient sur – et laisse aussitôt de côté – l'idée du traducteur comme machine à mèmes : « The translator is a meme transmitter. (The memes can be considered to reside in a source texteme or a commissioner's brain or in both.) » (Vermeer, 1998: 50). Toutes ces affirmations ne montrent pas de véritable progrès par rapport au passé, ce qui n'est pas étonnant, puisque le centre de l'article de Vermeer se situe ailleurs ; ce qui paraît intéressant, c'est plutôt que le « mème des mèmes » ait été si fascinant qu'il s'est imposé à l'attention de Vermeer même à un moment où sa pertinence était moindre.

La contribution suivante d'Andrew Chesterman (2000), « Memetics and translation strategies », reprend quelques-uns des concepts exprimés dans le livre publié trois ans auparavant, en élargissant ses frontières. Pour la première fois, on considère le mème comme un répliqueur autonome : « From a meme's-eye view, human beings are just convenient and rather efficient machines for spreading memes, as memes engage in their Darwinian struggle for space and survival » (Chesterman, 2000: 2). Cette introduction, toutefois, laisse immédiatement la place aux aspects dont Chesterman s'était déjà occupé par le passé, à savoir les mèmes sur la traduction et les implications didactiques du concept. Vers la fin du texte, toutefois, Chesterman consacre quelques pages aux implications de l'approche mémétique pour la recherche en traductologie. Les questions qu'il pose sont nombreuses:

Another interesting kind of research which is clearly memetic is the study of what is known as the comet's tail phenomenon. This means looking at the way a given work, or the work of a particular author, spreads through a series of cultures, via translation (direct or indirect). [...] What happens to ideas as they mutate via

translation? Which ideas tend to survive better than others, and why? How does translation affect their survival, both in the target culture and in the source culture? [...] One possible application of this way of thinking has to do with making predictions. If we discover that the evolution of translation memes tends to occur in certain waves or patterns, not just in one culture only but more generally, we might be able to make predictions about up-and-coming memes in a particular culture. We might also be able to offer explanations about current meme patterns, in terms of universal laws of memetic evolution (Chesterman, 200: 11-12).

Chesterman n'offre aucune réponse à ces questions ; il se contente pour l'instant de fournir une série de possibilités à développer pour la recherche future. L'auteur commence donc à poser des questions intéressantes et suggère un courant mémétique (à venir) de recherche sur la traduction.

Le début du nouveau millénaire semble voir une diminution d'intérêt envers la mémétique : en 2005 le *Journal of Memetics* arrête ses publications et le « mème des mèmes » a plus de mal à se diffuser dans le domaine de la traductologie aussi.

L'idée d'une évolution de la culture par sélection naturelle et son application à la traduction n'est pas abandonnée pour autant : d'autres approches au sens large « darwiniennes » voient le jour. Parmi celles-ci, une place de choix est revêtue par l'*eco-translatology*, un domaine d'études développé presque exclusivement par des chercheurs chinois et dont la riche production (à ce jour, plusieurs colloques et une bibliographie en développement constant) reste assez difficile à étudier pour des raisons linguistiques⁴. Deux articles en anglais (Hu, 2003 ; Jiang, 2015) sont tout de même disponibles. Au cœur de cette vision de la traduction se trouve le concept d'adaptation-sélection : une première forme d'adaptation est celle du traducteur, qui doit s'adapter à ce que Hu définit « translational eco-environment » (Hu, 2003: 284), et qui comprend de façon très large « the worlds of the source text and the source and target languages, comprising the linguistic, communicative, cultural, and social aspects of translating, as well as the author, client, and readers » (*ibid.*). Une fois « sélectionné » grâce à son adaptation au système, le traducteur pourra sélectionner à son tour les stratégies les plus adaptées pour arriver à la forme finale du texte-cible : « The means of adaptation is [the translator's] optimal selection of a parole and style for the target text » (Jiang, 2015: 141). Il en résulte la formule suivante:

Process of Translation = Translator's Adaptation (to the translational eco-environment) + Translator's Selection (to select the degree of adaptation to the translational eco-environment + to select the form of the final target text) (Hu 2003: 287).

La traduction est donc, pour Hu, adaptation et sélection. Bien qu'intéressante, la proposition paraît problématique puisqu'elle ne fait pas de distinction entre les différents niveaux auxquels la sélection darwinienne peut agir (le traducteur, ses textes et les éléments de style de ses textes).

L'année suivante voit la parution de deux articles où le mème revient en force : « The memetics of knowledge » et « Consilience in translation studies »

⁴ Un article récent (Magagnin, 2019) permettra aux lecteurs intéressés, et qui maîtriseraient l'italien, de se faire une idée plus exacte de cette approche.

(Chesterman, 2005a, 2005b). Le premier article ne s'arrête que rapidement sur le rapport entre mémétique et traduction : les dix premières pages (sur treize) définissent la mémétique (ce qui montre que celle-ci est encore loin d'être devenue une partie intégrante du discours sur la traduction) et énumèrent différentes critiques à cette approche ; dans celle qui est peut-être la partie la plus intéressante du texte, elles offrent ensuite une taxinomie détaillée des aspects qui, toute autre condition étant égale, favorisent la réplication d'un même et donc son succès dans un mémosystème donné ; enfin, l'auteur revient sur quelques idées énoncées déjà à partir de *Memes of Translation*. Le pas en avant de Chesterman consiste ici dans l'étude des mêmes en tant que tels, et non pas en rapport avec la traduction. Quant au deuxième texte, il vise avant tout à « combler des fossés » : il le fait en recourant au concept de *consilience*, introduit à ce même effet (à savoir, essayer de rapprocher les « deux cultures ») par Edward O. Wilson dans le livre qui porte le même titre (1998). Chesterman essaie ici – c'est une préoccupation constante dans ses publications de cette période – de trouver des liens entre les différentes âmes de la traductologie ; il propose pour ce faire d'élargir la collaboration entre des spécialistes de domaines différents et d'établir un terrain commun entre les différents chercheurs à partir de quelques concepts-clés (ceux de causalité, de norme, de stratégie). La dernière partie de son article élargit ultérieurement la *consilience* qu'il propose d'obtenir : « My final proposal concerns the contextualization of translation studies itself as part of a wider vision. [...] For me, the potentially most productive context is the relatively new field of memetics » (Chesterman, 2005b: 28). Pour Chesterman, étudier la traduction dans le contexte de la mémétique permettrait d'élargir le champ d'action de la traductologie tant aux études cognitives et culturelles qu'aux sciences sociales et biologiques (Chesterman, 2005b: 30). Du point de vue mémétique ou évolutionnaire, par contre, cette contribution n'ajoute pas grand-chose à ce que Chesterman avait déjà affirmé (l'auteur le reconnaît d'ailleurs explicitement).

Le lien entre traduction et mémétique est réactivé trois ans plus tard, lorsque Siobhan Brownlie publie un article qui s'intéresse à la diffusion des idées dans la recherche savante. La question principale de son texte est la suivante : « Why certain cultural variants are more successful than others » (Brownlie, 2008: 334) ? L'auteure considère que la mémétique peut offrir des pistes pour y répondre. Le texte semble être porté par la même préoccupation qui faisait surface dans « Consilience in translation studies » d'Andrew Chesterman (2005b), à savoir le morcellement de notre domaine d'études et les difficultés de communication entre les traductologues et les spécialistes d'autres domaines. En offrant trois études de cas sur l'acceptation, plus ou moins facile, de ses textes par des revues appartenant à des domaines diversifiés, l'auteure suggère des pistes pour mieux dépasser les frontières disciplinaires et linguistiques, puisque « For a meme to be truly fecund it must traverse various kinds of disciplinary and cultural borders and barriers » (Chesterman, 2005b: 337). Des propositions intéressantes sont avancées, qui mériteraient d'être ultérieurement développées ; par exemple, l'idée selon laquelle :

what happens when memes from one discipline penetrate another is either undervaluation (due to entrenched approaches and conceptions in the discipline,

and difficulty of understanding and appreciating a new approach) or overvaluation (due to unfamiliarity, and finding the new approach “highly original”) (Chesterman, 2005b: 344).

Une idée qui ne concerne pas que la traductologie, mais qui peut s’appliquer à tout domaine qui se situe à la croisée de plusieurs disciplines.

En 2009 Chesterman revient sur la question dans son « The view from memetics ». Le texte discute l’idée, avancée par Maria Tymoczko (2006), selon laquelle une révision globale des études sur la traduction s’avère nécessaire à la lumière de huit caractères eurocentriques qu’il faudrait mettre en discussion. Chesterman voit ces caractères comme autant de mèmes, et il explique comment la mémétique pourrait fournir des clés pour les aborder et les revoir.

Deux ans plus tard, le concept de mème est ravivé par Ana María García Álvarez, qui toutefois ne s’en sert que de façon tangentielle pour étudier une série de mécanismes cognitifs qui sous-tendent l’adaptation d’idées et de concepts en traduction. Pour García Álvarez, l’objectif de toute traduction est celui de « assure and adapt the transmission of memes from one culture to another » (García Álvarez, 2011: 64). L’aspect le plus intéressant – et en même temps, le plus délicat – de la proposition de cette auteure est le mécanisme selon lequel un mème pourrait passer d’une langue/culture à une autre : García Álvarez parle de « memetic metamorphosis » (*ibid.*) ; le tout se fait dans la boîte noire de la tête du traducteur et, ainsi, le problème évolutif semble escamoté.

Deux ans plus tard, un article de Peter Sandrini (2013) situe la traduction dans le contexte contemporain, en insistant sur l’interaction accrue entre le traducteur humain et les nouvelles technologies (TA, TAO, usage de corpus). S’appuyant notamment sur le concept de *Remix* (en tant que nouvel assemblage de matériaux préexistants), l’auteur considère que « Translation ist Transformation [...], Remix, Rekombination » (Sandrini, 2013: 69), tant sur le plan cognitif que sur le plan purement linguistique. Des notions explicitement évolutionnaires (dont la mémétique) sont convoquées pour soutenir cette vision.

Ensuite, un article de Dani Silva Gonçalves (2015) revient dès le titre sur une vision explicitement évolutive de la traduction (on y parle notamment d’évolution et de « sélection littéraire »). Une longue introduction consacrée à quelques théories de l’évolution culturelle est suivie d’une discussion qui semble reformuler en termes darwiniens des idées qu’on pourrait qualifier de « polysystémiques ». La traduction y est vue comme un facteur d’évolution parce qu’elle importe des thèmes et des outils qui seraient autrement absents d’une culture déterminée. La sélection semble ici être réduite au choix conscient, de la part d’une élite, de certains textes seulement sur les marchés internationaux. Ce choix, qui serait en mesure d’influencer considérablement une culture donnée, aurait pour ainsi dire « perverti » l’évolution naturelle de la culture.

Tout intéressante qu’elle est, cette critique semble passer à côté de l’aspect évolutif de la culture et de la traduction (ne serait-ce que parce qu’il utilise le couple oppositif « naturel/artificiel » de façon problématique : pourquoi les traductions imposées d’en haut seraient-elles moins naturelles que celles qui sont choisies par des instances plus égalitaires ?).

Assez récemment (et comme cela avait été le cas en 2006 avec l’ouvrage de Snell-Hornby que nous avons cité dans l’introduction), la mémétique a fait son

apparition dans un volume « généraliste » (Salmon, 2017). Ce livre, qui offre une vue d'ensemble de notre domaine d'études, consacre à la mémétique, dans ses rapports avec la langue et la traduction, un chapitre d'une dizaine de pages (Salmon, 2017: 151-160). L'auteure en fait surtout un outil pour l'étude comparée de la phraséologie et du figement linguistique, tout en remarquant – correctement à notre sens – l'absence d'une véritable « mémétique de la traduction » (« gli studi si sono limitati per lo più a indagare la diffusione memetica delle teorie », (Salmon, 2017: 158) et en proposant une mini-définition mémétique de la traductologie, qui « studierebbe la trasformazione dei memi da una lingua all'altra » (Salmon, 2017: 159).

En 2018, enfin, un volume collectif dirigé par Olaf Immanuel Seel semblait relancer le débat autour de l'évolution culturelle et de la traduction : le titre, *Redefining Translation and Interpretation in Cultural Evolution*, était très prometteur. Cependant, les articles qui composent le volume semblent généralement considérer le processus d'évolution culturelle dans son sens intuitif et totalement éloigné de l'idée darwinienne : les cultures changent au cours du temps et la traduction joue un rôle, plus ou moins important selon les époques, dans ce changement. Il n'y a qu'une exception à cette lecture, l'article de Sonia Vaupot, qui se sert du concept de mème pour analyser la traduction des noms propres.⁵ Son étude, très intéressante du point de vue descriptif, ne semble pas prendre véritablement en considération l'aspect *darwinien* de l'évolution culturelle, sauf lorsqu'elle affirme que les noms propres « may be replicated and transmitted through heredity with or without changes or variation » (Vaupot, 2018: 91), à savoir qu'ils peuvent être reproduits tels quels ou modifiés dans les textes-cible.

6. Un premier bilan

À un regard superficiel, les rapports entre traductologie et mémétique pouvaient paraître presque inexistantes ; au contraire, des rencontres ont eu lieu, pendant les derniers vingt ans, avec une certaine fréquence.

Si pendant longtemps (une dizaine d'années au moins) la plupart du travail a été faite par deux chercheurs, qui ont ouvert un champ de recherche et ont cherché à promouvoir la mémétique par leurs publications, récemment d'autres auteurs ont soit repris leurs idées, soit abordé eux aussi la traduction sous l'optique des mèmes ou plus largement de l'évolution culturelle. Le domaine le mieux exploré est, depuis toujours, celui des idées – théories, normes et stratégies traductives – qui se répandent parmi les professionnels et les théoriciens de la traduction, deux catégories sociales qui ont longtemps coïncidé. De façon moins systématique, des allusions ont été faites à des approches qui cherchent à étudier l'acte traductif en tant qu'exemple d'évolution mémétique. Un exemple de cette deuxième voie est représenté par les pages finales de Vermeer, 1997, par la proposition – certes

⁵ Il paraît significatif que les deux dernières contributions associent la mémétique à la question du figement (noms propres, phraséologismes, proverbes...). C'est d'un côté un aspect positif, puisqu'il implique une lecture attentive de l'hypothèse mémétique avec son parallèle *exact* entre mème et gène ; de l'autre, toutefois, cela pourrait empêcher de considérer dans une optique plus largement darwinienne la traduction dans son ensemble.

problématique – de García Álvarez, 2011 et, de manière plus accomplie, par Chesterman, 2000 ou Salmon, 2017. Cette dernière approche, toutefois, n’a jamais été vraiment explorée.

Un autre aspect qui revient presque toujours dans les textes qui ont été décrits est le caractère introductif qui les distingue constamment. À chaque fois, on a l’impression que les auteurs cherchent à ouvrir ou rouvrir un champ d’études apparemment vierge ; or, les contributions qui relient traduction et évolution culturelle sont certes assez rares, mais, depuis 1996, elles existent néanmoins. L’attitude montrée par tout chercheur s’intéressant à la question pourrait être un indice du manque d’intégration de l’hypothèse mémétique en traductologie : chaque nouvel auteur se verrait ainsi obligé de répéter plusieurs concepts qui avaient déjà été introduits auparavant. Une deuxième explication possible, plus optimiste, concernerait le statut d’« interdiscipline » (Snell-Hornby *et al.*, 1994) de la traductologie. Ne pouvant pas donner pour acquises des compétences qui sont à la portée de tous dans d’autres disciplines (pensons par exemple à la biologie et au mécanisme évolutif en quatre moments), chaque auteur se doit de fournir à ses lecteurs les connaissances de base qui leur permettront de suivre son argumentation (cette nécessité fait surface dans ces pages aussi).

Cela dit, un fait semble incontestable: les deux approches mémétiques possibles à la traduction (*memes of translation*, *memes in translation*) n’ont pas reçu la même attention de la part des chercheurs. Si la première a été traitée de façon assez approfondie, la deuxième a été à peine effleurée, et seulement sous la forme de déclarations d’intentions. Pendant les derniers quinze ans surtout, en effet, la mémétique a été utilisée pour parler de traductologie plus que de traduction ; notamment, elle a souvent été mise au service du rapprochement entre les différentes âmes qui composent la discipline (Chesterman, 2005b; Brownlie 2008).

Outre le caractère interdisciplinaire de ce type de recherche, une des causes possibles du manque d’intérêt envers l’approche évolutionnaire pourrait être, justement, l’absence d’une mémétique sur la traduction, qui pourrait tester la mémétique elle-même par des modèles de diffusion et de réplication qui puissent en quelque sorte prévoir, certes de manière faible comme il arrive toujours dans les sciences humaines, certains résultats. Si les tentatives existantes n’ont pas permis jusqu’à présent de véritables avancées théoriques, la raison principale est également la difficulté à définir clairement la traduction dans une optique darwinienne. Les seules définitions explicites ou implicites de la traduction dans le corpus que nous avons analysé sont les suivantes :

- Translations are one kind of survival machine for memes – at least for memes that can be expressed and transferred verbally (Chesterman, 1996 ; l’année suivante, le même auteur proposera une définition plus synthétique mais semblable : « Translations are survival machines for memes »).
- La traduction est une réplication mémétique transculturelle, et les traductions sont autant de machines à survie transculturelles pour les memes (nous résumons ici différents propos énoncés, en anglais, dans Vermeer, 1997).
- The translator is a meme transmitter. (The memes can be considered to reside in a source texteme or a commissioner’s brain or in both.) (Vermeer, 1998).

- Memes also spread via translations [...]. In fact, this is really what the whole translation business is about: spreading memes from one place to another (Chesterman, 2000).
- Process of Translation = Translator's Adaptation (to the translational eco-environment) + Translator's Selection (to select the degree of adaptation to the translational eco-environment + to select the form of the final target text) (Hu 2003).
- The *memetic metamorphosis* is the reflection of a mental process in which the translator creates the interaction of the cognitive schemes of the target culture with those of the source culture by means of the translation strategies of foreignisation and domestication (García Álvarez 2011, les *italiques* sont de l'auteure).
- La traduttologia studierebbe la trasformazione dei memi da una lingua all'altra (Salmon, 2017).

Nous avons à notre tour, il y a quelques années, proposé une nouvelle définition de l'activité traduisante. Elle était, elle aussi, tout à fait insatisfaisante, et nous verrons tout de suite pourquoi.

Il serait peut-être possible de parler de macro-mutation dirigée, puisque le même originaire subit d'un seul coup un changement considérable, lui permettant de se diffuser dans un environnement autre (et inconciliable) par rapport à celui de départ (Regattin, 2014: 31).

Toutes les citations recueillies semblent escamoter le véritable problème, à savoir une définition acceptable de la traduction dans une optique évolutionnaire. Chesterman parle de traductions comme « machines à survie » pour memes, comme si ces derniers pouvaient passer librement, et sans modifications, d'une langue à une autre ; Vermeer fait de même dans sa définition de 1998, alors que deux ans auparavant il considérait le passage interlinguistique comme une « réplication », en revenant implicitement à l'idée de la traduction comme simple transcodage ; García Álvarez parle de « métamorphose » sans se préoccuper de la manière dont cette métamorphose peut avoir lieu ; dans le même esprit, nous parlions de « macro-mutation » – en tombant dans le même piège, puisque nous ne définissions pas les mécanismes par lesquels cette mutation pourrait se faire – et Salmon utilise le terme « trasformazione », une fois de plus sans s'interroger sur ses mécanismes.

Parmi les auteurs considérés, Hu est le seul qui cherche à proposer une vision vraiment évolutive, en parlant de deux phases, adaptation et sélection. Son hypothèse, toutefois, paraît assez faible dans la mesure où ces phases ne sauraient s'appliquer seulement à la traduction, mais à toute activité ayant fait l'objet d'une institution sociale. La même équation pourrait en effet être utilisée – avec des modifications purement formelles – pour décrire l'activité de tout professionnel socialisé dans tout domaine.

La direction de Hu, toutefois, nous semble correcte. Pour qu'une définition évolutionnaire de la traduction puisse être avancée, il est nécessaire en effet que celle-ci compose avec les principes de la sélection naturelle. Il faut donc qu'elle prenne en considération le déjà nommé processus « multiplication-variation-hérédité-sélection ». Il faut également considérer que, pour la plupart des objets

culturels, une langue est un environnement aux frontières étanches qui empêchent sa reproduction et sa diffusion ailleurs. Une idée formulée dans une langue donnée sera confinée à l'intérieur des frontières, plus ou moins réduites selon les cas et la proximité historique, de l'intercompréhension. Or, c'est justement la traduction qui assure la diffusion des idées hors du système dans lequel elles ont été conçues.

Pour que le rapprochement entre traduction et évolution culturelle ne soit pas vain, une nouvelle définition de traduction s'impose – une définition qui devra être cohérente avec les présupposés de l'évolution culturelle. Notre proposition (que nous avons déjà avancée de façon plus complète dans Regattin, 2018) est la suivante : *la traduction est consubstantielle à l'évolution culturelle, parce que les deux se composent des mêmes phases.*

1. La traduction est avant tout *multiplication* : sauf exception, en effet, le texte en langue-cible s'ajoutera au texte en langue-source, et ne le remplacera pas. Un nouvel objet culturel sera donc libre de faire son parcours à l'intérieur d'un nouveau système linguistique et culturel dont il était auparavant exclu.

2. Il y a, également, *sélection* : tout n'est pas traduit, et certains textes seulement ont la possibilité de passer à une autre langue. La sélection agit par ailleurs à un autre niveau aussi : les idées de « négociation » (Eco, 2003) ou de « dominante » (Osimo, 2007) rappellent que tout traducteur devra se concentrer sur quelques-unes seulement des caractéristiques de ce dernier, en en laissant d'autres en arrière-plan.

3. Pareillement, il y a forcément *hérédité* : c'est par ce lien de filiation directe ou indirecte qu'un texte participe de la traduction et non pas de la création autonome.

4. Enfin, pour qu'on ne se trouve pas dans la simple répétition, il faut qu'il y ait *variation*. Variation par rapport à l'original, évidemment, mais également variation par rapport aux autres traductions d'un même texte-source : le fait qu'il n'existe pas deux traductions d'un même texte-source identiques en tous points est un parallèle assez frappant avec l'évolution du vivant.

7. Conclusions

La traduction, donc, est une forme d'évolution culturelle, peut-être *la forme prototypique d'évolution culturelle pour les idées qui sont exprimées par la voie d'une langue naturelle*. Ce n'est qu'à partir de cette idée de base, nous semble-t-il, qu'une théorie évolutionnaire de la traduction pourra être mise en place. Pour qu'elle apporte sa brique à l'édifice babélien de la traductologie, celle-ci devra toutefois chercher avant tout à *bâtir des ponts*, à *resserrer des liens* : à faire, en d'autres mots, de la *consilience*. En parlant de notre domaine de recherche, Andrew Chesterman évoquait, tout récemment, le risque

that the field will become so fragmented that it will break up into smaller, more specialized fields that no longer communicate with each other [...]. The challenge is to find ways of strengthening those features that still connect the different fragments (Chesterman, 2019: 9).

Si sa démarche était ici résolument œcuménique, nous nous contenterions, pour notre part, d'un résultat bien plus modeste : un rapprochement semble possible *pour quelques sous-domaines au moins* de la traductologie.

Le pont le plus simple à bâtir serait peut-être celui qui réunit les théories évolutionnaires externes (celles que nous avons analysées ici) et internes (promues par Kull, Tyulenev, ou encore Lotman). Il s'agit en effet d'une complémentarité qui existe déjà dans le domaine biologique, et qu'il faudrait raviver du côté des études culturelles aussi. L'obstacle le plus considérable pour que ce rapprochement ait lieu semble être la vision strictement mémétique de la plupart des approches adoptées en traductologie. Celle-ci, avec son insistance sur l'analogie *parfaite* entre gène et mème, semble prêter le flanc aux critiques avancées dans Kull, 2000, Guillo, 2009 ou Kronfeldner, 2011. Une vision plus souple, darwinienne mais non néo-darwinienne, des faits culturels devrait rendre ce rapprochement plus simple à effectuer.

Un autre pont – moins évident mais souvent suggéré, du moins de façon inconsciente, par les traductologues qui ont été touchés par le « mème des mèmes » – pourrait relier les études évolutionnaires aux études sémiotiques de la traduction. Plusieurs passerelles ont déjà été jetées entre la biologie et la sémiotique (voir par exemple la revue *Biosemiotics* et le travail, entre autres, de Kalevi Kull) ; Salmon est à l'origine, elle aussi, une sémioticienne. Il y a des consonances assez évidentes, en effet, entre le mouvement darwinien qui lie variation, hérédité et sélection, d'un côté, et, de l'autre, les trois caractéristiques qui singularisent, selon Stefano Arduini et Ubaldo Stecconi, la sémiologie traductive : différence, ressemblance, et médiation (Arduini et Stecconi, 2008: 56-64). Arriver à un modèle partagé de l'activité traduisante serait, croyons-nous, une façon de canaliser des énergies vers la lecture darwinienne des faits culturels et de la traduction.

Enfin, un dernier pont pourrait réunir la traductologie aux études évolutionnaires de la culture (voir Mesoudi, 2011, 2016) ; ce domaine, dont l'essor a été considérable ces vingt dernières années,⁶ ne semble pas intéressé, pour l'instant, à la traduction en tant qu'activité ou en tant que produit ; pourtant, comme nous l'avons affirmé plus haut, il s'agit là potentiellement d'un sujet d'élection pour l'évolution culturelle. Diriger l'attention des chercheurs du domaine sur la traduction permettrait peut-être de susciter des contributions ou des points de vue nouveaux, et intéressants, sur la question.

Références

- Ameisen, J.-C. (2011). *Dans la lumière et les ombres. Darwin et le bouleversement du monde*. Paris: Fayard-Seuil.
- Arduini, S. & Stecconi, U. (2008). *Manuale di traduzione. Teorie e figure professionali*. Roma: Carocci.
- Bastin, G. (1990). *La notion d'adaptation en traduction: étude de l'adaptation ponctuelle et globale dans la version espagnole de L'Analyse du discours comme méthode de traduction, de J. Delisle*. Thèse non publiée, Université Paris 3/ESIT.

⁶ Malgré cet intérêt croissant, la communauté des « évolutionnistes culturels » ne dispose pas pour l'instant d'une revue spécialisée. Une société savante – la Cultural Evolution Society – a toutefois été fondée ; elle anime, entre autres, une série de conférences consacrées au sujet, dont la première s'est tenue à Iéna en 2017 et la deuxième à Tempe (AZ) en 2018.

- Blackmore, S. (2000). *The Meme Machine*. Oxford: Oxford University Press.
- Brownlie, S. (2008). Resistance and non-resistance to boundary crossing in translation research. *Target*, 20 (2), 333–347.
- Cavalli Sforza, L. L. & Feldman, M. W. (1981). *Cultural Transmission and Evolution*. Princeton: Princeton University Press.
- Chesterman, A. (1996). Teaching translation theory: the significance of memes. In: C. Dollerup & A. Vibeke (Eds.), *Teaching Translation and Interpreting 3. New Horizons* (pp. 63-71). Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins.
- Chesterman, A. (1997). *Memes of Translation*. Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins.
- Chesterman, A. (2000). Memetics and translation strategies. *Synapse*, 5, 1–17.
- Chesterman, A. (2005a). The memetics of knowledge. In: H. V. Dam *et al.* (Eds.), *Knowledge Systems in Translation* (pp. 17–30). Berlin-New York: Mouton De Gruyter.
- Chesterman, A. (2005b). Consilience in translation studies. *Revista canaria de estudios ingleses*, 51, 19–32.
- Chesterman, A. (2009). The view from memetics. *Paradigmi*, 27 (2), 75–88.
- Chesterman, A. (2019). Consilience or fragmentation in Translation Studies today?. *Slovo.ru: baltijskij accent*, 10, 9–20.
- Darwin, Ch. (1859). *On the Origin of Species by Means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*. London: John Murray.
- Dawkins, R. (1976). *The Selfish Gene*. Oxford: Oxford University Press.
- Dennett, D. (1991). *Consciousness Explained*. London: Penguin.
- Dennett, D. (1996). *Darwin's Dangerous Idea. Evolution and the Meaning of Life*. London: Penguin.
- Eco, U. (2003). *Dire quasi la stessa cosa. Esperienze di traduzione*. Milano: Bompiani.
- García Álvarez, A. M. (2011). Norms, memes and cognitive schemes: constructing meaning in translation teaching. *RITT – Rivista internazionale di tecnica della traduzione*, 13, 63–72.
- Gil-White, F. J. (2008). Let the meme be (a meme). Insisting too much on the genetic analogy will turn it into a straightjacket. In: Th. Botz-Bornstein (Ed.), *Culture, Nature, Memes* (pp. 158–190). Newcastle-upon-Tyne: Cambridge Scholars Publishing.
- Guillo, D. (2009). *La Culture, le gène et le virus. La mémétique en question*. Paris: Hermann.
- Hu, G. (2003). Translation as adaptation and selection. *Perspectives-Studies in Translatology*, 11 (4), 283–291.
- Jablonka, E. & Lamb, M. J. (2014). *Evolution in Four Dimensions. Genetic, Epigenetic, Behavioral, and Symbolic Variation in the History of Life*. Cambridge (MA): MIT Press.
- Jiang, X. (2015). “Eco” and “adaptation-selection” in eco-translatology explained. In: Y. Sun (Ed.), *Translation and Academic Journals. The Evolving Landscape of Scholarly Publishing* (pp. 135–148). London-New York, Palgrave Macmillan.
- Jouxte, P. (2005). *Comment les systèmes pondent : une introduction à la mémétique*. Paris: Le Pommier.
- Kronfeldner, M. (2011). *Darwinian Creativity and Memetics*. Durham: Acumen.
- Kull, K. (2000). Copy versus translate, meme versus sign: development of biological textuality. *S – European Journal for Semiotic Studies*, 12 (1), 101–120.
- Lotman, Y. (1999/1966). *La Sémiosphère*. Limoges: Presses Universitaires de Limoges.
- Magagnin, P. (2019). Ecologia e ideologia nei Translation Studies cinesi. *Sinosfere – una rivista sull’universo culturale cinese*, 7.
- Mesoudi, A. (2011). *Cultural Evolution*. London-Chicago: University of Chicago Press.
- Mesoudi, A. (2016). Cultural evolution: a review of theory, findings and controversies. *Evolutionary Biology*, 43 (4), 481–497.

- Osimo, B. (2007). *Manuale del traduttore*. Milano: Hoepli.
- Regattin, F. (2011). Memetica e traduzione. Una sintesi della riflessione. *Intralinea*, 13, http://www.intralinea.org/archive/article/Memetica_e_traduzione..
- Regattin, F. (2014). Évolution culturelle et traduction : pistes à explorer. *Parallèles*, 26, 27–38.
- Regattin, F. (2018). *Traduction et évolution culturelle*. Paris: L'Harmattan.
- Salmon, L. (2017). *Teoria della traduzione*. Milano: Franco Angeli.
- Sandrini, P. (2013). Mashup und Remix: Translation im digitalen Zeitalter. In: V. Kucis, (Hg.), *Translation in Theorie und Praxis* (pp. 65–76). Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New York, Oxford, Wien: Peter Lang.
- Seel, O.-I. (Ed.) (2018). *Redefining Translation and Interpretation in Cultural Evolution*. Hershey: IGI Global.
- Silva Gonçalves, D. (2015). Translation and evolution: the transmission of culture through “literary selection”. *Cadernos de tradução*, 35 (2), 14–40.
- Snell-Hornby, M. et al. (Eds.) (1994). *Translation Studies: an Interdiscipline*. Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins.
- Snell-Hornby, M. (2006). *The Turns of Translation Studies: New Paradigms or Shifting Viewpoints*. Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins.
- Sperber, D. (1996). *La Contagion des idées*. Paris: Odile Jacob.
- Tymoczko, M. (2006). Reconceptualizing translation theory. Integrating non-western thought about translation. In: Th. Hermans (Ed.), *Translating Others*, vol. 1 (pp. 13–32). Manchester, St. Jerome.
- Tyulenev, S. (2012). *Applying Luhmann to Translation Studies. Translation in Society*. London-New York: Routledge.
- Vaupot, S. (2018). Cultural evolution, memes, and proper names. In O. E. Seel (Ed.), *Redefining Translation and Interpretation in Cultural Evolution* (pp. 84–103). Hershey: IGI Global.
- Vermeer, H. J. (1997). Translation and the “meme”. *Target*, 9 (1), 155–166.
- Vermeer, H. J. (1998). Starting to unask what translatology is about. *Target*, 10 (1), 41–68.
- Wilson, E. O. (1998). *Consilience. The Unity of Knowledge*. London: Little Brown and Co.